

LES MONDES DE LA FORÊT DE L'ORGÈRE

par Pierre Le Quéau¹

Sommaire :

1. Introduction
2. Analyse du discours
 - 2.1. «Travailler» la forêt
 - 2.2. «Sentir» la forêt
 - 2.3. «Voir» la forêt
3. Les mondes de la forêt
 - 3.1. Le «pays»
 - 3.2. Le «paysage»
 - 3.3. L'«écosystème»
4. Conclusion

Résumé. L'article présente les résultats d'une enquête sociologique conduite sur les valeurs et significations attribuées à la forêt de l'Orgère, sise sur la frontière entre le cœur du Parc national de la Vanoise et la commune de Villarodin-Bourget. Au terme d'une analyse réalisée sur les discours tenus par les différentes populations interrogées, trois grands univers de compréhension de la forêt, qui sont autant de mondes sociaux, se dégagent et déterminent les valeurs de la forêt.

Mots-clés : sociologie, analyse du discours, représentations sociales, mondes sociaux.

Summary. The contribution presents the findings of a sociological survey which aimed at analyzing the values and significations given to a forest located in the Vanoise National Park and a village district (Villarodin-Bourget). A discourse analysis shows that values and significations basically depend on three main "universes of understanding" which are, at the same time, three "social worlds" historically and culturally structured.

Key-words : sociology, discourse analysis, social representation, social worlds.

1. INTRODUCTION

Cette enquête s'inscrit dans le cadre du programme de recherches pluridisciplinaires mis en place par le Parc national de la Vanoise (PNV) pour objectiver les valeurs, tant naturelles qu'humaines, de la forêt de l'Orgère qui se situe sur son territoire et sur celui de la commune de Villarodin-Bourget. L'intérêt porté à cette forêt suit le développement d'une controverse qui a connu plusieurs moments critiques mais dont le dernier date de 1999, année au cours de laquelle a été étudié un plan pour son exploitation. Tandis que certains ont revendiqué le droit d'y prélever du bois à des fins domestiques, les autres ont défendu l'idée que cette forêt, épargnée par la main de l'homme sûrement depuis le milieu du XX^e siècle, mais qui compte des arbres encore plus anciens (600 ans), appartient à un patrimoine national qu'il convient de conserver intact. C'est pour informer les différents partis en présence que ce programme d'études a été décidé et financé par le PNV.

Le volet sociologique de cette recherche s'est déroulé sur trois ans, entre 2001 et 2003. La première année a été consacrée à une observation ethnographique et à la réalisation de 72 entretiens non-directifs de recherche auprès des habitants de la commune de Villarodin-Bourget

¹ Maître de conférences, Centre de sociologie des représentations et des pratiques culturelles, Université Grenoble 2.

(30 personnes interrogées), de randonneurs de passage aux abords immédiats de la forêt (30), d'experts ou professionnels impliqués dans la gestion de cette forêt (12). La seconde année a donné lieu à une enquête de validation effectuée par questionnaires auprès des mêmes populations : 175 randonneurs et 145 habitants de la commune.

2. ANALYSE DU DISCOURS

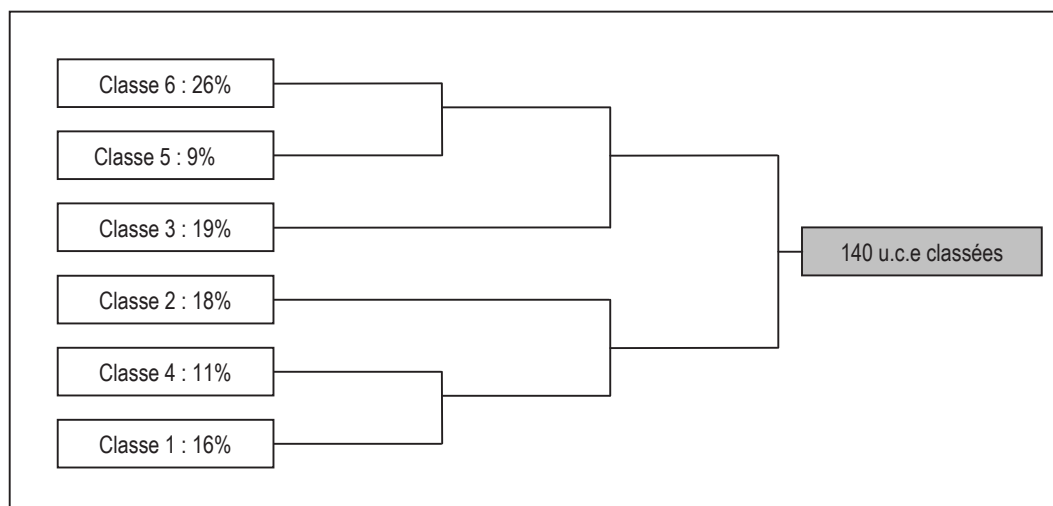
Le questionnaire accordait une grande place aux questions ouvertes pour recueillir le matériau d'évocations associées à la forêt de l'Orgère le plus large possible. Parmi les questions posées, il en est une qui offre un intérêt spécial pour introduire les principaux enseignements de l'enquête : elle reprenait les termes d'une autre posée au cours des entretiens individuels préparatoires : « Quels sont tous les mots, images et expressions qui vous viennent à l'esprit pour décrire la façon dont vous voyez la forêt de l'Orgère ? ». L'analyse (lexicométrique) a alors consisté à compter les mots et à classer les réponses à partir de leur profil lexical. Elle a permis d'identifier 6 classes de réponses homogènes du point de vue de leur vocabulaire et cela sur une base objective puisque le logiciel de traitement n'effectue aucune interprétation (Tableau I et figure 1).

Classe 1		Classe 2		Classe 3	
Voir. (9)	39,72	Travail<(9)	36,65	Flore+(10)	39,68
Forêt+(14)	21,04	Bois(13)	22,76	Faune+(6)	21,08
Magnifique+(4)	16,32	Champignon+(11)	22,73	Accès(4)	17,38
Belle+(8)	13,03	Chasse(6)	22,17	Découverte+(4)	17,38
Mélèze+(6)	11,78	Promeneur(7)	19,03	Rhododendron+(5)	16,67
				Facile+(6)	14,02
				Varié+(3)	12,94

Classe 4		Classe 5		Classe 6	
Cembro(10)	67,56	Beauté+(8)	72,90	Sentier+(16)	26,65
Pin+(13)	62,69	Calm+e (10)	49,44	Agréable+ (11)	21,99
Mélèze+(6)	19,48	Paysage+ (4)	31,03	Sentir. (7)	20,70
Humid+e(3)	16,58			Marmotte+(7)	20,70
Oiseau+(4)	16,58			Nature+ (14)	15,39
Epicéa+(2)	9,32			Fait (6)	10,42
Côte+(2)	9,32				

Guide de lecture : le logiciel effectue des comptages à partir des formes réduites à leur radical. Le point après un verbe (comme « voir. » dans la classe 1), signale que sont comprises toutes ses conjugaisons. Le signe « + » (comme dans « humid+e », classe 4) indique que les substantifs ou adjectifs sont considérés avec toutes leurs terminaisons possibles (humide, humides, humidité...). Enfin, le signe « < » (comme dans « travail< », classe 2) souligne que la forme est aussi bien un substantif qu'un verbe, considérant toutes leurs terminaisons. Le chiffre qui figure dans la colonne de droite après un mot est un indicateur de significativité (χ^2), celui qui est entre parenthèses représente le nombre d'occurrences du mot dans la classe.

Tableau I. Les six classes de discours sur la forêt de l'Orgère



Guide de lecture : le logiciel classe des propositions, au sens grammatical du terme, ou « unités de contexte élémentaire » (u.c.e.) qui, en l'occurrence, et compte tenu du format imposé par une question ouverte posée à travers un questionnaire, correspond le plus souvent à une réponse.

Figure 1 : Classification descendante hiérarchique

2.1. « Travailler » la forêt

La classe 2 se distingue très nettement des autres et correspond essentiellement au discours de certains habitants de la commune de Villarodin-Bourget. C'est le verbe « travailler » qui représente le mieux cette classe de vocabulaire : conjugué ou bien substantivé. Très caractéristique en est également la forme « bois ». Alors que, dans toutes les autres classes, il est toujours question de la « forêt » et des « arbres » vivants, c'est le matériau qu'ils produisent et que l'on « travaille » qui est ici évoqué. D'ailleurs, parmi les segments répétés significatifs de cette classe, on trouve toutes les déclinaisons possibles de l'expression : « travail< bois ».

- « *Avant on y montait pour le travail du bois...* »
- « *Travailler le bois, les affouages. Les champignons : les bolets...* ».

Le thème qu'évoquent ces deux formes est ensuite surdéterminé par un certain nombre d'équivalents sémantiques. Au lieu de « travail< », on peut trouver d'autres verbes qui traduisent le même genre d'activités : « couper », « ramasser », « aller » (dans l'expression « aller au bois ») :

- « *On s'en servait pour l'affouage. La commune délivrait une quantité de bois sur pied pour le chauffage, pas du beau bois. Fallait être équipé : avant, on y allait avec le mulet.* »

Enfin, la notion de travail s'élargit puisqu'elle peut éventuellement englober les différentes activités agricoles auxquelles on pouvait autrefois se livrer dans le vallon (les foins, le pastoralisme, ...) ou la cueillette d'autres produits de la forêt : champignon, myrtille, framboise, pigne, ... Sans parler de la chasse qui est un terme que l'on ne retrouve dans aucune autre classe :

- « *Avant on montait avec les vaches. La chasse, les coupes de bois, les champignons...* »
- « *On ramassait le bois, les myrtilles, les pignons. Normalement, on y allait pour le travail, pour aller au bois, rarement pour la promenade.* »

Dans cette classe de réponses, la forêt de l'Orgère n'est envisagée qu'à travers ce qu'elle produit pour les hommes. Mais les temps autour desquels est construite la quasi-totalité de ces

réponses sont très caractéristiques : le passé composé ou l'imparfait. Il est donc moins question de la forêt telle qu'elle est aujourd'hui, que du souvenir qu'elle laisse :

- « *Les promenades avec mon père quand on allait travailler le bois.* »
- « *Quand on allait travailler à l'affouage, dans les années cinquante, on prenait le casse-croûte ensemble.* »
- « *L'Orgère, c'est mon rêve. J'y monte en été et à l'automne, pour la chasse. J'y ai passé ma jeunesse.* »

Les seuls éléments de réponse exprimés au présent, servent précisément à indiquer une évolution qui est rarement perçue favorablement. Dans nombre de réponses, il y a une sorte d'opposition entre un « avant » idéal et un « maintenant » qui renvoie à une sorte d'abandon :

- « *Depuis le parc, on ne peut plus y aller comme avant : on ne peut plus couper du bois. Elle reste sauvage grâce à la convention et aux travaux du Parc. Ça s'appelle l'Orgère parce qu'avant il y poussait de l'orge. Avant, on allait à la chasse, maintenant on ne peut plus.* »
- « *Elle n'est plus ce qu'elle était : elle n'est plus entretenue, sale, avec du bois sec au sol. Maintenant, on ne ramasse plus que le bon bois et on laisse tout traîner. Il y a beaucoup de bois mort, c'est lamentable. Elle a été belle jusque dans les années 1970. Je n'y monte plus.* »

Pour pouvoir apprécier cette évolution, il faut bien entendu avoir vécu assez longtemps. La formulation de ce groupe de réponses le dit assez explicitement, mais on note une assez forte corrélation entre cette classe de réponses et certaines variables comme l'âge. Typiquement, celui qui formule une telle réponse est donc un habitant du Bourget : un homme âgé d'au moins 65 ans qui a été ouvrier pendant sa vie active. La plupart des personnes dont la réponse est ainsi classée présente ce profil sociodémographique, ce qui confère une homogénéité particulière à cet ensemble de réponses.

2.2. « Sentir » la forêt

Le verbe « sentir. » est une des toutes premières formes qui caractérisent la classe 6 et cette particularité n'est pas seulement statistique mais sémantique : il dénote une approche esthétique de la forêt de l'Orgère qui structure aussi les classes 3 et 5. Au premier degré, « sentir » se rapporte à une impression olfactive : « odeur » est d'ailleurs une des autres formes caractéristiques de la classe 6 qui renvoie à celle des pins, de la résine, des fleurs, ... Bien que cette dernière forme soit peu fréquente dans cet ensemble de réponses. Elle l'est en revanche davantage dans la classe 3 à travers les occurrences significatives de « flore+ », de « fleur+ » et de « rhododendron+ ».

- « *Elle n'est pas sombre mais lumineuse. Il n'y a pas que des épineux. Elle est variée, odorante. La flore. Elle n'est pas hostile, pas impressionnante.* » (réponse caractéristique de la classe 3).
- « *Mystère, respect, protection... Loups, arbres, calme, odeur, ambiance...* » (classe 5).
- « *Elle est jolie, ça sent bon... C'est frais, beau, ça sent la résine.* » (classe 6).

La nuance que l'on peut noter entre les classes 3, 5 et 6 tient dans le fait que les réponses contenues dans les deux premières (3 et 5) restent un peu plus souvent « extérieures » à la forêt elle-même, comme le souligne d'ailleurs explicitement la notion de « paysage+ » :

- « *Le calme et la beauté de la nature. Les odeurs de pin. Le paysage.* » (classe 5).
- « *C'est une forêt complète. Avec les rhododendrons, elle est très colorée.* » (classe 3).

A *contrario*, le discours typique de la classe 6 est surtout construit à partir du sentier nature qui traverse la forêt « de l'intérieur » :

- « *Elle est agréable, jolie. Le sentier nature est intéressant.* »
- « *Le sentier botanique qu'on fait découvrir à nos enfants.* »

Le verbe « sentir. » ne renvoie pas seulement à une impression olfactive : plus fondamentalement, c'est en cela qu'il paraît bien décrire ce qui fait le point commun des classes 3, 5 et 6, il désigne l'état des impressions que laisse la forêt de l'Orgère à celui qui s'y promène. Autrement dit, il s'agit tout autant de dire comment « on s'y sent » (classe 6). Parmi les impressions le plus fréquemment citées, deux dominent nettement d'un point de vue quantitatif et se recoupent assez largement sur le plan sémantique : le « calme » et la « tranquillité » :

- « *J'aime passer dedans, regarder les animaux, les fleurs, les oiseaux : ce qui se présente. Le calme.* ». (classe 3).
- « *Le calme, la beauté du paysage. Ça me plaît.* » (classe 5).
- « *Elle est calme, silencieuse, ça sent bon les pins.* » (classe 6).

On peut encore lire différentes expressions qui traduisent la même perception de sérénité en leur donnant un tour au moins allégorique et, quelques fois, poétique : le « paradis », la « paix », l'« idylle », ... Une personne interrogée évoque son « imagination » que la forêt stimule. Et une autre explicite le principe de cette correspondance qui s'établit entre la sensibilité et la forêt : « C'est merveilleux, splendide, beau. Ça se ressent à l'intérieur ». C'est par ailleurs une opinion souvent formulée que de reconnaître dans la forêt un « abri » qui protège du monde moderne. Elle constitue, pour certains, un refuge, un espace où les contraintes du quotidien disparaissent :

- « *Agréable, tranquillité, nature. C'est un endroit où on peut tout oublier : il n'y a plus d'heures, plus de jours... On déconnecte du réel.* »

D'autres personnes dont la réponse a été classée dans l'un de ces trois groupes parlent de leur besoin d'isolement qu'elles parviennent à y satisfaire. Comme si du lieu pouvait aussi se dégager quelque sentiment de religiosité. La forêt est alors désignée avec des mots qui tentent d'approcher quelque chose d'ineffable : les arbres sont perçus comme « impressionnants », on évoque leur « grandeur », ou bien la forêt est tout simplement dite « majestueuse ». Des randonneurs ont explicitement fait allusion à la crainte, voire la peur, que peut leur laisser une forêt : mais il semble que celle de l'Orgère ne corresponde pas à cette image. Celle-ci est même le plus souvent associée à des adjectifs comme « facile », « praticable », « rassurante », etc. Principalement parce que le chemin tracé dans la forêt permet au promeneur de ne pas s'y perdre et la rend lisible ou accessible : « *On s'y sent bien. Pas de crainte. Elle ne fait pas peur, grâce au sentier* ». Ce qui explique que dans les classes 3, 5 et 6, il est souvent fait allusion aux enfants que l'on peut y promener :

- « *C'est facile d'accès pour les enfants, ça permet la découverte de la flore et de la faune.* » (classe 3).
- « *Quiétude, beauté de l'environnement. Ballade facile et courte avec les enfants et les amis.* » (classe 5).
- « *Le sentier botanique qu'on fait découvrir à nos enfants...* » (classe 6).

2.3. « Voir » la forêt

La forme lexicale la plus significative de ces dernières classes de réponses est le verbe « voir. », étant entendu qu'il peut être conjugué à toutes les personnes de tous les temps. Il s'applique indifféremment à la forêt toute entière, aux arbres qui la composent, et animaux qui l'habitent. Ce « regard » posé sur la forêt de l'Orgère n'est pas aussi distant qu'on pourrait le supposer *a priori* car nombre d'autres notions que l'on retrouve spécifiquement dans cette classe de réponses dénotent une grande attention accordée non seulement aux essences d'arbres mais aussi aux formes et éclairages particuliers qui s'en dégagent. Il s'agit, en d'autres termes, d'un regard observateur, scrutateur, porté sur la forêt de l'intérieur : non pas un de ceux qui embrassent, de loin, un paysage :

- « *La clarté de cette forêt : elle n'est jamais très sombre à cause des mélèzes. Mais il y a une grande variété dans cette forêt : des rochers, un relief, plusieurs essences... En général, les forêts sont sombres, on y voit peu, alors qu'à l'Orgère, il existe un éclairage spécial à cause de l'exposition.* » (Réponse caractéristique de la classe 1).

Cette première classe partage avec la quatrième de rassembler les discours de ceux qui se présentent comme des connaisseurs de la forêt. On peut en juger par le nom des arbres cités : alors que le mélèze est surtout nommé dans la première classe, les essences désignées sont plus variées dans la quatrième (pin, pin cembro, pin sylvestre, épicéa, sapin, ...). On ne trouve aucun nom d'arbre dans les autres classes de réponses. Les classes 1 et 4 contiennent en outre plusieurs noms d'animaux qui vont des plus attendus (chamois, chevreuil, ...), aux moins connus du grand public (pics noir et vert, grassette, ...). L'attention va parfois jusqu'à se porter sur les insectes qui peuplent la forêt de l'Orgère. Le souci du détail qui caractérise ces deux ensembles de réponses englobe enfin des considérations relatives au climat, à l'exposition de la forêt ou à sa situation et que l'on ne retrouve dans aucune autre classe de réponses :

- « *Ce n'est pas une forêt exposée et sèche...* » (classe 1).
- « *Le climat méditerranéen, le pin cembro.* » (classe 4).

Le regard traduit par ces formes lexicales n'est donc pas seulement « observateur » : il est aussi « objectivant ». C'est pourquoi elles ont encore en commun de contenir des notions qui peuvent se rattacher à un corpus scientifique. On trouve en effet citées dans ces deux classes, et dans aucune autre, les notions de « biotope », d'« écologie » :

- « *C'est un biotope particulier, très riche qui donne son importance à la forêt.* » (classe 1).
- « *C'est là que j'ai découvert le casse-noix et son écologie liée au pin cembro. Il faut que ces arbres ne soient pas coupés juste à cause de cet oiseau.* » (classe 4).

Les classes 1 et 4 évoquent la forêt en des termes très proches et « par le menu », c'est-à-dire : en détaillant les différents éléments qui font la diversité de ses règnes végétal et animal. Ce qui les distingue réside principalement dans les adjectifs. Surtout dénotatifs dans la classe 4, ils précisent la propriété d'une chose singulière : « verts » ou « noirs » (les pics), « naturelle » (la forêt), « couchés » (les arbres), etc. Parfois, ils tendraient presque à évoquer une sensation physique : « raide » (la côte), « humide » (la forêt), « forte » (l'odeur), etc. Mais ils désignent rarement un sentiment. Les adjectifs qui spécifient la classe 1 sont *a contrario* plus souvent de cet ordre. La forêt y est ainsi perçue comme : « belle », « magnifique », « riche », « importante », etc.

3. LES MONDES DE LA FORÊT

L'analyse fait apparaître un lien statistique entre chaque type de discours et certaines caractéristiques sociodémographiques des personnes interrogées. Mais au-delà des individus, ce sont des mondes sociaux plus vastes dont on peut voir se dessiner les contours : des groupes ayant leurs propres langages et univers de référence. Bien plus qu'un vocabulaire commun, les classes de discours manifestent autrement dit une vision du monde qui délimite un collectif historiquement structuré. Chacun de ces collectifs se caractérisant par un type spécifique de relation à la forêt désigné par les trois expressions : le « pays », le « paysage », l'« écosystème » (figure 2).

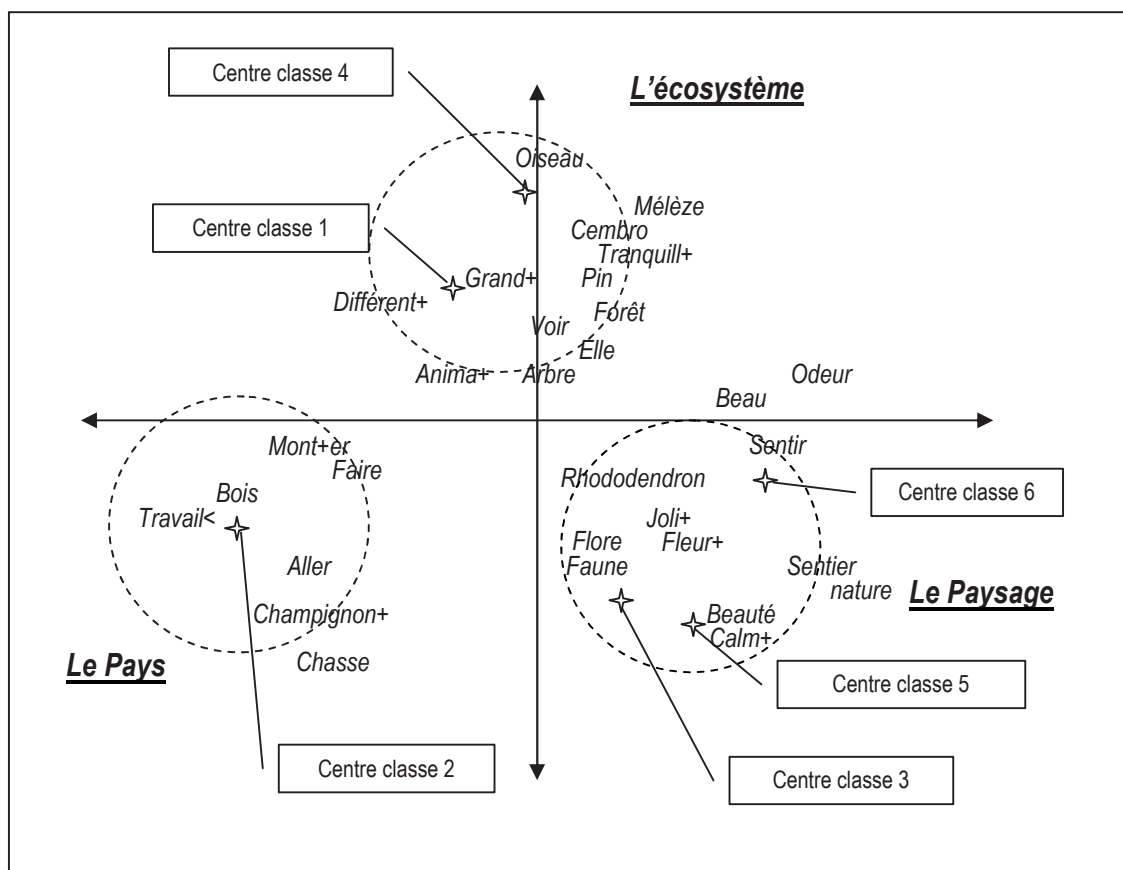


Figure 2. Analyse factorielle

3.1. La forêt comme « pays »

Le point de départ de cette forme réside dans le thème identifié au travers de la classe 2, c'est-à-dire le discours prononcé par les plus anciens habitants de Villarodin-Bourget, étant entendu que c'est dans le hameau du Bourget qu'ils sont les plus nombreux. Nous avons choisi de qualifier cette relation particulière de « pays » en raison du caractère pratique et concret qu'elle suggère. Bien que leur rapport à l'environnement ne soit pas exempt de considérations esthétiques, les habitants d'un « pays » accordent, en principe, une primauté à sa valeur d'usage. Même si l'habitant contemporain du vallon de l'Orgère ne saurait se confondre avec le « paysan » qui l'y a précédé, il n'en reste pas moins que la nature et la forêt demeurent perçues comme un « lieu de labeur ». Notion qui rejoint opportunément celle de « travail » employée par le plus grand nombre des habitants du Bourget pour évoquer leur rapport à la forêt.

Âge d'or

La forêt de l'Orgère n'est évoquée que par le détour de récits qui entretiennent la mémoire de la vie quotidienne vécue par une communauté rurale jusqu'au tournant du XX^e siècle. Ces récits sont marqués par le souvenir de temps difficiles. La vie était organisée par un travail sans relâche rendu plus ardu par le climat et le relief. Un terme revient dans tous les entretiens pour symboliser cette dureté de l'existence : celui des « corvées ». Cette notion redouble celle de travail, en insistant sur son aspect pénible et obligé. Mais elle s'applique plus spécifiquement à plusieurs des domaines de l'activité rurale structurant la vie au Bourget jusqu'au début des années 60 du siècle dernier : la collecte de l'eau quand il s'agissait au printemps de restaurer les canaux creusés dans le flanc de la montagne pour irriguer les terres en contrebas ; la fabrication du pain puisqu'on ne faisait son pain qu'une seule fois toutes les trois semaines

pour toute la période ; la lessive qui consistait en un long et pénible travail pour bouillir et battre le linge de la maison, etc.

La corvée s'étend, enfin, au travail du bois. Ce travail était pratiquement continu et recouvrait différentes activités : le ramassage réalisé par les femmes et les enfants à chacun de leur passage en forêt. Les anciens racontent volontiers comment leur père fabriquait leur premier traîneau pour descendre le bois glané au sol. Il s'agissait aussi de la coupe des affouages concédés par la commune. Ceux qui ont connu cette époque rappellent les difficultés liées à la coupe qui s'est longtemps effectuée à la main avec un « passe-partout ». Il fallait ensuite tirer le tronc de l'arbre à travers la forêt jusqu'à un chemin pour le descendre au village. Même avec l'aide d'un mulet, il fallait parfois travailler, à plusieurs, plus d'un jour pour y parvenir. Autant que les récits nous permettent d'en juger, il s'agit là du travail le plus pénible de ceux qui étaient accomplis périodiquement, sans parler de l'élaboration des différents produits dérivés de ces coupes tous aussi indispensables les uns que les autres à la vie quotidienne : les outils, l'ameublement, les aménagements intérieurs, la charpente et le chauffage.

Les différents exemples retenus ont ceci de remarquable qu'ils ont tous une dimension collective : les corvées n'ont pas qu'une utilité matérielle, elles sont aussi un moyen de reproduire le lien communautaire. Les veillées forment à cet égard la topique majeure de cette représentation du collectif et le moment le plus marquant de la cohésion du groupe. Elles sont évoquées par nombre de personnes qui n'ont pas pu les connaître mais qui savent, pour l'avoir entendu dire par leurs propres parents, qu'on y racontait ce qu'on avait fait dans la journée, ce qu'on avait vu ou entendu ; que les femmes y chantaient et filaient la laine, en même temps que le fil de la « trame » communautaire. Il n'y a en vérité que les personnes les plus âgées qui ont pu y assister puisque les veillées ont peu à peu cessé à partir du lendemain de la seconde guerre mondiale. Elles se souviennent que, dans leur enfance, celles-ci étaient très régulières bien qu'elles n'eussent guère le droit d'y assister en raison de leur âge ou de leurs propres occupations.

La corvée et la veillée apparaissent ainsi comme deux thèmes qui structurent une représentation du passé qui, s'il est marqué par une certaine difficulté de vie, n'en est pas moins le moment repère d'une fondation. Dans les récits que nous avons recueillis, ces deux thèmes introduisent en général à d'autres développements autour des notions de solidarité et d'entraide : « Quand on voyait quelqu'un qui était en peine, on allait l'aider ». Cette thématique est encore extrêmement présente dans la manière dont les habitants du Bourget se représentent eux-mêmes aujourd'hui. Ce dont témoigne encore aujourd'hui le vallon de l'Orgère avec sa forêt, pour la plupart des habitants du Bourget, est bien cette construction idéale du souvenir. Une dame, qui est montée pour la première fois garder les troupeaux de son père à neuf ans en 1919, le dit très clairement : « La montagne, là-haut, c'était notre vie... Mes souvenirs, c'est tout là-haut ».

Les temps changent

Ce souvenir qui structure la communauté est le contrepoint de la perception d'un changement en cours. Lorsqu'on leur demande ce qui a le plus changé au cours des dernières années dans leur village (chacun pouvant exprimer plusieurs réponses parmi les types suivants), il apparaît que parmi les réponses obtenues : 43% dénotent très clairement un déclin ; 65%, une mutation comportant autant d'aspects positifs que négatifs ; et 24%, aucun changement. Cette dernière réponse étant essentiellement le fait de jeunes gens qui veulent en réalité dire que « rien ne change jamais » à Villarodin-Bourget, traduisant ainsi un ennui caractéristique d'une certaine jeunesse en milieu rural. La perception du déclin est, en tout cas, nettement plus sensible au Bourget puisque 57% de ceux qui y vivent donnent au moins une réponse de ce type alors que 31% des habitants de Villarodin, seulement, font de même. Pour comprendre cet

écart, il faut avoir présent à l'esprit que le Bourget compte la plus grande part d'habitants des plus âgés, des plus anciens résidents originaires de la commune.

Le déclin est perçu à travers plusieurs aspects parmi lesquels figurent, en premier lieu, la déprise agricole (23% des réponses, du type : « L'agriculture meurt », « Les champs sont envahis par les ronces », etc.) et, en second lieu, un délitement social (20% des réponses, du type : « La mentalité des gens devient plus égoïste », « C'est devenu plus chacun pour soi », « Il y a moins d'entraide, il y avait beaucoup plus de solidarité, avant », etc.). À ces deux formes, s'ajoutent encore ceux de l'économie locale (17% des réponses, du type : « Les usines ont fermé, elles sont parties à Lyon », « Les commerces ont disparu », « Il n'y a plus de travail », etc.) et de la démographie (8% des réponses, du type : « La population a vieilli », « Les jeunes s'en vont », etc.). On trouve encore d'autres réponses (6%) qui évoquent, de façon moins précise, les mêmes aspects (« Avant on était plus heureux », « Les gens ne font plus leur jardin », etc.). Autrement dit, plus de la moitié des habitants du Bourget, et un peu moins du tiers de ceux de Villarodin, perçoivent leur situation d'une façon très pessimiste, caractérisée par l'imminence d'une disparition, au moins d'ordre symbolique, qui présente en tout cas tous les traits inversés de la représentation idéale autour de laquelle ils se rassemblent.

La perception du déclin se fixe particulièrement sur la nature comme si cette dernière était un miroir « réfléchissant » les aspirations et les angoisses de la communauté. L'ensauvagement de la nature, parce qu'il signifie l'effacement du travail qui y a été réalisé, est envisagé comme un scandale. La présence animale, par exemple, est un signe très révélateur d'une authentique « décadence » : « Les chamois nous font du mal, dit une nonagénaire du Bourget qui ne se rappelle pas en avoir vu dans son enfance, et les bouquetins aussi : ils viennent en bas et il y en a bien un petit peu de trop. Et les biches ? Il faut tout encercler pour qu'elles n'arrachent pas tout. Ça abîme les cultures... Ah oui, ça, les bêtes, elles font du mal ! ». De même, la forêt qui n'est pas « entretenue » meurt et, avec elle, une certaine idée de la communauté. Ces impressions étaient d'autres remarques portant sur la sécurité, comme si la nature livrée à elle-même était source de dangers : les risques liés aux avalanches, aux chutes d'arbres, aux incendies, etc. Elles justifient également des considérations aussi bien éthiques qu'esthétiques sur la culture de la nature. C'est ce que signifie l'adjectif de « propre » qui s'applique aux forêts quand elles sont accessibles, dégagées, les bois morts ôtés ; au vallon lorsque le foin est coupé et ramassé ; aux terrasses si elles sont entretenues et cultivées ; aux jardins dont les alignements au cordeau montrent la « rectitude » de ceux qui les travaillent. Dans cet univers de compréhension, est propre ce qui est beau, et beau ce qui montre une certaine « tenue » morale. Le sauvage et l'inculte sont, *a contrario*, synonymes d'« abandon ».

3.2. La forêt comme « paysage »

Le paysage désigne une appréhension de la nature assez paradoxale dans la mesure où elle suppose une certaine distance par rapport à l'objet tout en suggérant un moyen de combler cet écart. Son « invention » est contemporaine de celle de la modernité qui émerge lentement à partir du XV^e siècle. Elle est donc, essentiellement, une création urbaine à laquelle l'art participe pleinement. La constitution de la forêt en paysage est plus tardive puisque ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle que se produit un changement significatif de son statut. Et ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que la forêt de haute montagne devient à son tour un paysage : « En 1874, avec la création du C.A.F. [Club alpin français], les montagnes acquièrent de nouveaux usages. Elles deviennent un laboratoire scientifique et un "musée vert", lieu récréatif et esthétique » (Kalaora et Savoye, 1986, p. 106). Les élites urbaines, du Dauphiné ou de Savoie tout d'abord, s'approprient peu à peu les montagnes et commencent de vouloir imposer la vision qu'elles en ont.

L'écart

La notion de paysage recouvre assez bien le thème sous-jacent aux classes de discours 3, 5 et 6 non seulement en raison de l'univers sémantique dans lequel s'inscrivent les formes lexicales les plus remarquables de ces classes (« sentir », « beauté », etc.) mais aussi parce que le profil socio-démographique de ceux qui les prononcent présente toutes les caractéristiques d'une nouvelle « classe des loisirs » urbaine. Les enquêtes régulièrement réalisées par le PNV montrent que les deux tiers des visiteurs du parc passant par la porte de l'Orgère viennent d'autres régions que celle de Rhône-Alpes. Seuls 12% des promeneurs sont savoyards, étant entendu que la majorité d'entre eux viennent de Chambéry et ses environs immédiats. Le tableau II ci-après, issu de nos propres travaux, précise combien les randonneurs et les habitants du Bourget ne sont en effet pas du même « monde » : 63% des premiers sont issus des catégories supérieures et intermédiaires, tandis que 84% des seconds sont ouvriers ou employés. On notera incidemment que près du tiers des résidents du hameau de Villarodin présentent un profil comparable à celui des randonneurs, c'est-à-dire : sont issus des catégories supérieures ou intermédiaires et/ou ne sont pas originaires du pays et/ou y sont installés depuis une dizaine d'années tout au plus.

	Habitant Le Bourget (n = 73)	Habitant Villarodin (n= 72)	Randonneurs (n= 175)
• Profession et catégorie sociale			
<i>Agriculteurs.....</i>	2%	-	-
<i>Commerçants, artisans.....</i>	4%	18%	10%
<i>Cadres supérieurs.....</i>	-	12%	32%
<i>Professions intermédiaires.....</i>	10%	23%	31%
<i>Employés.....</i>	41%	37%	23%
<i>Ouvriers.....</i>	43%	10%	4%
• Durée de résidence			
<i>10 ans au plus.....</i>	11%	29%	
<i>Entre 10 et 20 ans.....</i>	16%	25%	
<i>Au moins 20 ans.....</i>	73%	46%	

Tableau II. Profil sociodémographique des populations interrogées

Celui qui les contemple ne peut donc lire son passé dans le vallon et la forêt de l'Orgère, et ce n'est pas la seule distance que le visiteur observe à l'endroit du paysage. Une autre est maintenue par son approche de l'environnement : la représentation dominante est celle qui est déterminée par un regard englobant. Les expressions relevées dans les entretiens qui traduisent cette saisie par le regard sont très variées : on parle, par exemple, de « spectacle », de « tableau », de « site », de « vue » ou bien encore de « cadre ». Cette appréciation du paysage suppose au moins une déambulation : les différents « tableaux » qu'offre la « scène » se succédant au rythme de la marche. Les éléments qui le composent forment une totalité que nombre de visiteurs appellent une « ambiance ». Or, parmi les éléments qui font une « ambiance », on relève tout d'abord, dans une vue très large, les sommets, les glaciers et les montagnes. Le plan se resserre ensuite sur les alpages et les chalets. Enfin, ce sont la faune et la flore qui sont un des « motifs » du décor du vallon les plus souvent évoqués. Un ingénieur parisien d'une cinquantaine d'années, photographe amateur, résume ainsi la collection des images souvenirs qu'il emporte chez lui après son passage : « Les vues, les sommets, les maisons, l'architecture alpine, les animaux : moutons, vaches... Les animaux qu'on peut

rencontrer. Les marmottes, c'est plus difficile mais de temps en temps on peut approcher suffisamment... Les fleurs. Et puis, bon, quelques fois il y a des vues un peu spectaculaires même quand il fait mauvais temps : un rayon de soleil qui arrive, un contre-jour, enfin des photos un peu bizarres. On essaie d'accrocher des choses, comme en peinture ».

La forêt n'est toutefois pas goûtée que « de l'extérieur » et le sentier qui la traverse est souvent cité comme un élément intéressant. Les enquêtes effectuées par le Parc confirment d'ailleurs cet attrait du sentier puisque 17% des personnes interrogées le citent comme une des motivations de leur passage (première motivation citée). Les panneaux d'informations qui ponctuent la visite du sentier ont ceci d'adéquat qu'ils permettent de compenser l'absence relative de « vue » dans la forêt et d'offrir à tout un chacun le moyen de « lire » l'environnement qu'il parcourt. Car, comme le précise fort justement un habitué de la forêt de l'Orgère : « Il faut savoir voir la forêt quand on est dedans... ». Mais pour le plus grand nombre des visiteurs, ce qui fait le charme particulier de la forêt de l'Orgère tient aussi bien à la rareté des bois dans le parc que dans le fait qu'elle signifie mieux que tout autre forme de paysage une certaine idée de la nature : « La forêt, dit une femme d'une quarantaine d'années, c'est très important : ça représente la nature ».

Le temps retrouvé

La distance existant entre le promeneur et le paysage qu'il contemple est réduite par l'accentuation de sa disposition esthétique, entendue au sens très large (et étymologique) de « sentir », et qui l'entraîne dans une rêverie où se confondent les souvenirs. Ces images ne sont toutefois pas, comme dans le cas du « pays », associées aux lieux particuliers qui sont visités mais s'inscrivent dans une vision plus large de l'enfance ou de l'adolescence. Tous les éléments du paysage et tous les sens concourent à cette anamnèse : « J'habite Lyon, dit un directeur d'école d'une cinquantaine d'années, donc oui, le silence. Le bruit d'ailleurs a une portée différente dans les montagnes. Je veux dire, tout gamin, il y avait quand j'arrivais en Haute-Savoie... Le souvenir que j'ai, c'est les clarines des vaches le matin ». Un peu plus loin, le même détail l'expérience de la découverte que lui rappellent encore ses visites actuelles dans les Alpes : « [Vers 8 ans] J'ai découvert tout à fait autre chose et ça m'a énormément marqué pendant l'adolescence : une dimension différente dans les bruits, dans les paysages. Je crois que c'est une question de dimension, qui permet le rêve ». La forêt joue manifestement un rôle particulier dans la formation de la jeunesse comme pour ce Lorrain d'une soixantaine d'années, ancien ingénieur : « Je suis né dans les Vosges, alors partir dans la nature, on le faisait beaucoup quand j'étais gosse. J'aimais me balader, aller dans les bois... ».

Quand il ne s'agit pas de retrouver son enfance, certains visiteurs évoquent d'autres « racines », comme leur origine paysanne. D'autres se rappellent encore la sensation laissée par quelque poésie et qui renvoient à différentes variations romantiques. Cet état d'âme est encore souvent évoqué par des expressions comme : « se retrouver » et « se ressourcer ». Il peut s'agir de marcher avec ceux que l'on aime : visiter un tel endroit invite alors à redécouvrir des relations plus « vraies » entre amis ou membres de la même famille. Les contacts que l'on peut établir à cette occasion avec les habitants du pays sont un autre moyen d'expérimenter des relations plus « humaines » : « Les gens sont plus vrais, moins stressés, dit un Parisien d'une trentaine d'années, on fait plus attention aux autres ». Le mot clé, finalement, de cette expérience tient peut-être dans la notion d'« authentique » que l'on a souvent relevée au cours des entretiens et qui se révèle largement aussi équivoque que la « tradition » invoquée par les habitants du pays. Elle désigne une conception du soi plus originaire qui s'éprouve au contact d'une nature perçue comme « primitive ». L'expérience du temps dont témoignent les arbres est ce qui ouvre le mieux à cette perception, comme pour cet autre Parisien, quarantenaire : « Quand on voit le temps qu'il faut pour constituer une forêt, un arbre, etc. Je veux dire : on ne raisonne plus de la même façon, ce n'est plus la même échelle de temps [...] Sans être fanatique de l'authenticité, que rien ne bouge, que tout soit préservé, c'est quand même important de préserver des choses qui ont mis du temps, justement, à se faire ».

3.3. La forêt comme « écosystème »

L'écosystème est une sorte d'extension du paysage et le point extrême de son objectivation : la forêt, en ce sens, est comprise dans une sorte d'« en soi » autonome, non réductible à ce qu'il provoque comme souvenir ou sensation chez l'homme. Les tout premiers voyageurs du XVIII^e siècle qui ont découvert les Alpes, ont gravi les montagnes avec des motivations qui se partageaient entre l'art et la science. Contrairement au romantisme classique qui place le promeneur au centre de la nature, celle-ci est alors envisagée « en elle-même » et de façon plus précise. Certains randonneurs, et ceux qui l'étudient scientifiquement, possèdent les mots pour nommer les essences d'arbres, les espèces végétales et animales ; lisent les traces et les signes de la présence animale (invisibles à l'œil inexpérimenté du simple promeneur) ; évaluent leur rareté ou, à tout le moins, leur intérêt pour la biodiversité ; et comprennent l'interaction entre les différents règnes. Leurs discours est donc, de prime abord, dénotatif. Mais l'ensemble compose une totalité ou bien un être « doué de vie ». Autrement dit, si le pays est une appréhension de l'espace qui reconduit à soi, l'écosystème ouvre sur quelque chose d'absolument autre et de « grand » (l'adjectif est caractéristique de la classe 1) dont l'intuition fascine.

La forêt en soi

Au cours de notre enquête, nous avons rencontré un certain nombre de personnes qui méritent sans doute l'étiquette de « savant » en raison des connaissances qu'elles possèdent sur la nature, et en particulier sur la forêt de l'Orgère, et que l'on pourrait aussi présenter comme les héritiers de la tradition inaugurée par les sociétés naturalistes du XIX^e siècle. La plupart des scientifiques interrogés ne se contentent pas de leur rôle académique mais sont également membres d'associations ou autres organisations intervenant à différents niveaux pour déterminer le « sort » de l'environnement, au moins localement. La notion d'« expert-militant » proposée par A. Micoud semble parfaitement leur convenir (2000). Cette expertise se manifeste notamment par un langage mais aussi un « point de vue » sur la forêt, et il n'est guère de ces rencontres qui ne débutent par une présentation analytique de la forêt en situation : « L'intérêt de cette forêt tient, dit ainsi un expert, dans la plus value apportée par la situation et la structure de la forêt. Ce n'est pas tant le côté biologique : c'est effectivement une forêt qui fait le plein de la biodiversité qu'on peut en attendre [...]. C'est plus sa situation : ce vallon reculé, adossé contre le parc dans un endroit qui n'est pas vierge de tout équipement [...]. Avec sa structure, c'est une forêt qui n'est pas complètement homogène ni fermée. Elle est assez clairière avec des secteurs plus denses et d'autres plus ouverts. Des ouvertures sont dues au fait que c'est un versant avec des rochers, des escarpements rocheux affleurant, quelques coulées d'avalanche... Certains de ces secteurs de clairière ont peut-être aussi une origine anthropique... ».

Certains randonneurs ne sont pas loin d'en savoir autant, sur le site, que certains des spécialistes dont il vient d'être question. Il en est ainsi de ce septuagénaire d'Annecy, ancien financier, qui dit avoir traversé le Parc de la Vanoise « dans tous les sens » depuis une trentaine d'années. Membre, entre autres associations, de celle des amis du Parc (association qui n'existe plus aujourd'hui), il possède une mémoire passionnante de l'évolution des forêts de l'Orgère et de Polset : « Bien que je ne sois pas un spécialiste des essences, dit-il, je connais les lieux et je me suis suffisamment intéressé à la nature pour suivre ». Pour lui, par exemple, la forêt de l'Orgère est exemplaire du conflit que se livrent, à cette altitude, le mélèze et le pin cembro : « Depuis les tout débuts où je suis passé, j'ai vu se développer le cembro et diminuer le mélèze. Parce que le mélèze subsiste là où il n'y a pas de cembro. C'est-à-dire qu'ils ont le même site de développement mais le mélèze a davantage besoin de soleil pour se développer et le pin cembro poussant plus vite, il lui fait de l'ombre ».

Si ce genre de visiteur reste exceptionnel, on peut en revanche rencontrer beaucoup plus fréquemment cet autre type qu'une enquête, réalisée en 1997 par la COFREMCA pour les

parcs nationaux, a baptisé le « pédagogique-découvreur ». Il s'agit de cette partie du public – un quart de ceux qui fréquentent les parcs – la plus sensible à leur mission « éducation ». Son profil ressemble d'assez près à celui de cet urbain des catégories supérieures qui a une approche « romantique » de la forêt mais ce « découvreur » nourrit un intérêt marqué pour le développement de ses connaissances dans les sciences naturelles. Un couple du Tarn-et-Garonne est ainsi venu visiter le parc de la Vanoise pour découvrir sa faune et sa flore :

- *(Elle) Nous quand on marche, c'est pour découvrir, regarder les fleurs, les oiseaux.*
- *(Lui) Ah oui, alors ça, tous les dix mètres, on s'arrête, on regarde une fleur ! Il faut qu'on la trouve sur le livre, qu'on trouve la page, qu'on la reconnaisse...*

Ce couple est habitué aux parcs nationaux : s'il dit bien connaître celui des Pyrénées, il a aussi récemment parcouru les parcs des Cévennes et du Mercantour. Ces personnes déclarent par ailleurs ne pas bien s'y reconnaître entre les différentes essences d'arbres (« Moi, dit l'homme, entre les mélèzes, les sapins, les épicéas, je m'y perds ») mais le souci d'éducation est déterminant dans le choix de leur séjour en Vanoise. On a rencontré la même préoccupation chez cet autre couple parisien qui visite pour la quatrième fois le parc de la Vanoise et le vallon de l'Orgère avec ses enfants :

- *(Elle) Ce qui nous a décidés à venir ici, c'est l'horreur des plages sur-bondées...*
- *(Lui) ...Et des papiers gras !*
- *(Elle) Et l'envie de passer des vacances utiles, enfin je veux dire...*
- *(Une des filles) ... Apprendre.*
- *(Elle) Oui, apprendre des choses, se balader, marcher.*
- *(Lui) Apprendre des choses aux enfants : ce qu'est l'environnement, respecter l'environnement.*

Comme le couple précédent, cette famille prend le soin de se munir d'ouvrages pour lui permettre de reconnaître les différentes espèces végétales mais dit aussi avoir eu recours à un guide : « Il nous a tout expliqué, il nous a montré des choses qu'on ne remarquait pas ». Nous avons d'ailleurs rencontré un de ces accompagnateurs, un Lyonnais guide de haute montagne, venu pour d'autres clients. Il confirme à sa façon le besoin qu'éprouvent pratiquement tous ses clients (« des novices qui ne connaissent pas la forêt, qui ne connaissent pas la montagne... ») d'apprendre à « lire » la nature. On doit particulièrement noter, et c'est sans doute ce qui distingue le mieux ces visiteurs de ceux dont il a été question au sujet du « paysage », que leur séjour dans ces lieux n'est pas exempt de tout « effort » : il ne s'agit pas seulement, pour eux, de se mettre « au vert », de se détendre ou même d'être en harmonie avec la nature : il faut aussi s'éduquer soi-même et/ou éduquer les autres, apprendre à connaître ou reconnaître tout ce qui y vit.

Le témoignage

Le discours scientifique n'apparaît donc pas comme la seule dimension constitutive de cette expérience de l'écosystème mais le moyen le plus adéquat de justifier une certaine attitude à l'égard de l'environnement. Le mot qui revient le plus souvent pour rendre compte de cette attitude est celui de « respect », comme celui que l'on doit à l'intégrité d'un « autre ». Apprendre à nommer les plantes ou les animaux, savoir expliquer les mécanismes de leur dépendance réciproque, est un moyen d'acquérir un langage pour avoir accès à cette différence. En tant qu'elle est comprise comme un écosystème, la forêt est toujours envisagée comme le signe ou la manifestation d'une chose autre, c'est-à-dire « indépendante de nous » comme l'a dit un promeneur mais aussi cet expert-militant dans un article : « Le terme de nature est à réserver à l'ensemble des choses, des êtres et des phénomènes indépendants de notre espèce » (Lebreton, 2000, p. 33). Or cette nature impose par principe le respect et doit conduire à une certaine réserve ou, à tout le moins, une « modestie ».

L'altérité de la forêt peut prendre, dans le discours des personnes interrogées, deux « figures » récurrentes qui ont toutes les deux un rapport étroit avec l'expérience du temps. La première tient dans l'évocation du « monument ». La forêt témoigne d'un passé : elle est la trace d'un temps révolu et doit être préservée pour en entretenir le souvenir. L'argument prend, dans le contexte de l'écosystème, une signification rétrospective très longue car l'âge des arbres, cité dans tous les entretiens et tous les documents portant sur la forêt, renvoie à un temps « immémorable ». Il s'agit d'un « patrimoine » qu'ont légué les générations passées et qu'il convient de préserver au même titre que d'autres « monuments historiques ». Un expert interrogé rappelle une expérience qui a été réalisée à partir de la coupe d'un arbre et peut illustrer la manière dont la forêt peut « témoigner » : « On a exposé, dit-il, cette rondelle et effectivement, au niveau des cernes, on a pu reconstituer sur 600 ans, l'histoire de France : c'était assez impressionnant. Ce n'est pas qu'une anecdote, c'est pour vous dire combien cette forêt nous paraît importante, qu'on vient la voir de partout [...] Parce que avoir des arbres qui ont six siècles et qui ne sont pas morts, c'est quand même extraordinaire. Par conséquent, on fait tout pour conserver la forêt de l'Orgère qui est une espèce de monument de la forêt ». Cette « monumentalité » de la forêt est en tout cas l'une de ses caractéristiques souvent citées dans les documents produits par les mouvements de protection de la nature qui participent au collectif qui s'est formé pour défendre sa préservation.

La seconde acception des termes de « naturalité » et « spontanéité » s'inscrit plus résolument dans un registre intuitif : la perception d'un Être (la « Vie ») au-delà des étants qui composent l'écosystème. Sortant de ce registre strictement objectivant, pour entrer dans un ordre du discours plus esthétique, un autre expert développe ainsi les impressions que lui laisse la contemplation des formes des arbres : « Je n'en ai pas fait une analyse rationnelle mais on trouve ce côté sympa, exceptionnel et agréable dans les formes remarquables des arbres. Elles témoignent d'une certaine spontanéité ». La forme un peu « bizarre » des aroles (tout au contraire de ces fûts droits qui font la valeur des « beaux arbres » que l'on exploite) dit quelque chose sur l'adaptation de la vie végétale dans des situations limites puisque les conditions naturelles de la forêt (le climat, l'altitude, l'exposition, ...) n'apparaissent pas comme des plus favorables : elles peuvent donc évoquer une croissance « contrariée » par des éléments. Mais ces formes témoignent également de ce à quoi peuvent ressembler certaines essences lorsque, échappant à toute pression forestière, elles n'ont fait l'objet d'aucune sélection. Ce sentiment admiratif culmine à travers l'emploi de différentes métaphores. Sur le mode de l'euphémisme, il n'est pas rare de rencontrer les mots de « magique », de « merveilleux » ou de « mystère ». Ou bien, dans un autre registre, certains évoquent plus explicitement encore le « sacré » même si l'on en fait parfois mention comme d'une chose qui reste à établir : « Il faut sacréaliser les limites du parc », nous dit par exemple un expert-militant. Le sacré, dans ce type de définition, peut seulement être envisagé comme la perception d'un principe. R. Hainard (1994), peintre, poète et philosophe qui inspire nombre d'experts parmi ceux que nous avons interrogés, évoque ainsi l'« infini » : « J'ai l'infini à ma portée, je le vois, je le sens, je le touche, je m'en nourris et je sais que je ne pourrai jamais l'épuiser. Et je comprends mon irrépressible révolte lorsque je vois supprimer la nature : on me tue mon infini ».

4. CONCLUSION

La valeur humaine de la forêt se décline donc au pluriel : elle dépend, en dernière analyse, de sa compréhension dans différents mondes sociaux que l'on a définis comme des collectifs possédant, chacun, son langage, ses références (lieux, moments historiques, en partie réels en partie imaginés), ses manières de sentir et d'être touché. Ces mondes transcendent la seule question de leur rapport à la forêt mais en partie seulement puisque c'est bien à travers elle (et

éventuellement la controverse qui est née à son sujet) qu'ils se réalisent pleinement. La communauté des habitants du Bourget (re-)prend ainsi conscience d'elle-même en revendiquant des « droits » sur elle ; un collectif d'associations de préservation de la nature a vu le jour, *ad hoc*, pour assurer sa conservation. Sans parler des groupes de randonneurs (les plus éphémères) qui prennent forme à chaque fois que, faisant une pause réparatrice dans le refuge du vallon, ils échangent leurs impressions de paysage. Comprendre la forêt, consiste ainsi à se comprendre soi-même en élaborant, avec d'autres, un monde commun. Comme souvent dans le règne humain, cette (re)prise de conscience de soi est tout d'abord passée par le conflit : l'autre est, comme toujours dans ce cas, celui avec/contre qui on se réalise soi-même. Rien n'indique cependant que, pour différentes que soient les sensibilités exprimées dans ces trois mondes, elles soient définitivement incompatibles entre elles. C'est d'ailleurs une sorte de rapprochement qui s'est réalisée pendant la réalisation des travaux scientifiques commandés par le PNV ou, à tout le moins, de compréhension réciproque à travers la définition d'un « bien » commun. Reste à voir, dans les années à venir, si ce dialogue a permis de poser les fondations d'un « nouveau » monde dans lequel les trois précédents seraient « compris ».

BIBLIOGRAPHIE

- COFREMCA (1997). *Fréquentation et image des parcs nationaux Écrins, Pyrénées et Vanoise : rapport d'étude 1996*. Paris : COFREMCA.
- HAINARD, R. (1994). *Et la nature ? Réflexions d'un peintre*. St Claude de Diray : C. Hesse. 236 p.
- KALAORA, B. (1993). *Le musée vert : radiographie du loisir en forêt*. Paris : L'Harmattan. 304 p.
- KALAORA, B. et SAVOYE, A. (1986). *La forêt pacifiée : les forestiers de l'École de Le Play, experts des sociétés pastorales*. Paris : L'Harmattan. 132 p.
- LEBRETON, P. (2000). La question de la nature. In : *L'écologisme à l'aube du XXI^e siècle : de la rupture à la banalisation ?* : [actes du colloque "Le mythe écologiste : de la rupture à la banalisation" tenu les 19, 20 et 21 novembre 1988] / sous la dir. de Jean-Paul Bozonnet et Joel Jakubec. Genève : Georg.
- MICOUD, A. (2000). De la diversité des modes d'engagement dans la nébuleuse écologique. In : *L'écologisme à l'aube du XXI^e siècle : de la rupture à la banalisation ?* : [actes du colloque "Le mythe écologiste : de la rupture à la banalisation" tenu les 19, 20 et 21 novembre 1988] / sous la dir. de Jean-Paul Bozonnet et Joel Jakubec. Genève : Georg.